

loin sur la mer, immensité déserte, sans un bateau, sans la moindre voile de pêcheur, animée seulement par quelques vagues qui bruissent avec une douceur perfide autour d'une proie, un pauvre petit navire naufragé dont les mâts sortent de l'eau à quelque distance des sables de la plage.

De ce côté Fontarabie encore a beaucoup de caractère, la colline est bien couronnée par l'église dont les murs sombres et puissants abritent un petit presbytère très clair et très blanc, et par les ruines pittoresques du Castillo.

Désireux de gagner Irun par un chemin nouveau, nous repénétrons dans les ruelles aux maisons sans toits ni fenêtres, pour chercher une issue moins connue, mais comment la découvrir ? Nous errons à l'aventure, nous voyons dans les ruelles transversales bien des carcasses de maisons sans plus de toits ou de fenêtres que partout ailleurs, nous remarquons de temps en temps des sortes de moucharabiehs à la façon arabe, des cages de bois ou de fer avançant sur la rue de toute la largeur du bâtiment, d'un effet tout particulier..... Enfin, voici une éclaircie dans le mur d'enceinte. Nous avançons, mais ce n'est pas une porte, c'est un trou, un gigantesque trou ; un morceau de mur est tombé laissant une oubliette énorme à fleur de terre.

Nous nous acharnons ; les gamins qui rôdent par là ne parviennent pas à traduire nos signes en basque, même en se mettant à plusieurs, quand, par bonheur, un large cri retentit dans l'espace : Peaux de lapin ! peaux de lapin !

C'est un compatriote qui passe, un négociant international. Nous le trouvons charmant, et il nous apprend que nous n'avons pas d'autre chemin à prendre que celui de la calle Mayor.



Une population mystérieuse.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### VITORIA

Les conspirateurs de la Plaza Mayor. — Vieux palacios. — La capilla de la Virgen Blanca. — Vitriers et marchands de cercueils.

Ce n'est pas sans chagrin qu'il faut s'arracher à Fontarabie, si attrayant malgré son ciel pluvieux, pour prendre à Irun le train à destination de Vitoria.

Le pays traversé par le chemin de fer est, dès la sortie d'Irun, d'un mouvementé charmant ; la ligne s'enfonce au milieu de montagnes respectables et voit défiler devant elle des séries de petits tableaux variés, des bouts de villages, des fermes sur les hauteurs, des stations brûlées par les Carlistes, des moulins à eau placés en travers de quelque ruisseau ou torrent descen-

dant des montagnes, de gros bourgs aux vieilles maisons noires, serrées autour d'une église encore plus sombre.

Le chemin de fer longe la baie de Pasages et s'arrête par bonheur au bon endroit, pour nous permettre cinq minutes d'admiration. Cette baie est une sorte de lac resserré entre des montagnes boisées et des rochers qui laissent à peine un étroit chenal entre eux ; les maisons de la ville sont éparpillées dans la verdure autour de cette immense coquille, port naturel absolument sûr, dans lequel se balancent des voiliers, des vapeurs et des bateaux pêcheurs.

Après quelques kilomètres vient Saint-Sébastien, le Trouville de l'Espagne, ville de bains de mer dominée par une citadelle au sommet d'un grand rocher. Les paysages presque helvétiques continuent ; nous apercevons Hernani, bourg industriel arborant, en dépit de son nom, des fumées d'usine pour tout panache, puis vient Tolosa, la capitale de la dernière insurrection carliste, et à la nuit tombante nous arrivons en gare de Vitoria.

Toute la vérité, rien que la vérité ! Que l'Espagne se méfie, Vitoria est un charmant pays, mais c'est un foyer de conspirations effroyables.

A peine débarqués dans la grande rue, l'aspect étrange de la population nous saute aux yeux tout de suite : Vitoria n'a pas d'habitants, mais bien des ombres d'habitants, mystérieusement enveloppées de manteaux.

Dans les grandes rues comme dans les petites, partout des manteaux ambulants et rien que des manteaux.

Enfermés depuis les bottes jusqu'aux oreilles dans les manteaux



les plus amples et les plus sombres, coiffés de chapeaux analogues, — tous bolivars authentiques, — les douze mille habitants de Vitoria vont, viennent, circulent, paraissent et disparaissent sous les arcades, avec les allures des plus parfaits sbires du conseil des Dix qu'il soit possible de rêver.

Dans le jour cette circulation d'ombres est déjà bien farouche, mais, le soir venu tout à fait, voilà que ces mystérieux manteaux, plus sombres que jamais, se mettent à tourner en rond avec obstination et gravité sous les becs de gaz de la Plaza Mayor; et ce jusqu'à une heure assez avancée. On parle bas, bien bas; seul dans une rue adjacente, un alguazil armé d'une pique et d'une lanterne jette dans le silence de la nuit des glapissements inconnus; c'est le sereno, le gardien de nuit, qui crie les heures aux manteaux et aux maisons.

Alors, un à un, deux par deux ou trois par trois, nos conspirateurs, car ce sont évidemment des conspirateurs, se dirigent vers une sombre bâtisse, ornement d'une sombre place. Entraînés dans le mouvement, nous les suivons, ils s'engouffrent sous une porte, nous nous engouffrons derrière eux.

Mais sans doute l'absence de manteaux nous avait signalés aux gardiens de cet antre, car un changement extraordinaire nous attendait dans l'intérieur. Nos conspirateurs avaient retiré leurs manteaux et, refoulant au fond de leurs poitrines les passions subversives qui les animaient tout à l'heure, ils faisaient semblant d'assister à la représentation d'une zarzuela, opéra comique patriarcal et bénin, que d'autres conspirateurs faisaient semblant de jouer.

Ces conspirateurs sont très forts, leur salle de théâtre est bien



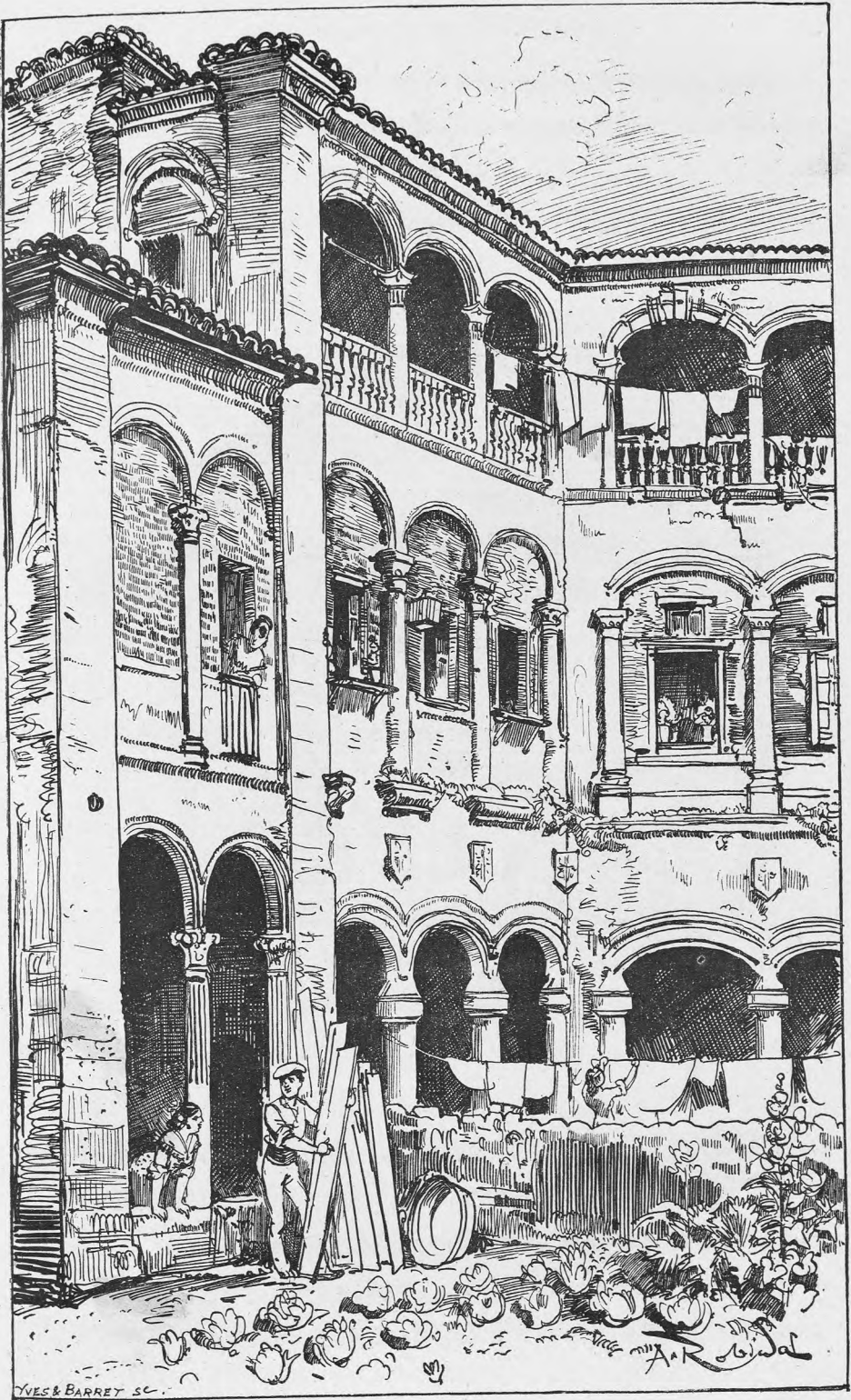
imitée. La salle est à peu près disposée comme un salon, avec une allée au milieu pour la circulation ; aux étages, rien que des galeries au fond desquelles des rangées de portes ouvrent sur des loges où l'on se retire pendant les entr'actes.



Vitoria. — Calle de la Cuchilleria.

Loges et balcons, garnis de charmantes dames affiliées à la société secrète, faisaient semblant de s'intéresser aux faits et gestes d'un pêcheur nommé Rodolfo, porteur d'un poignard et amoureux de la fille d'un seigneur comte très imposant.

Comme le pescador Rodolfo n'en finissait pas de plonger son poignard dans la poitrine de son rival, nous jugeâmes prudent



Vitoria. — Cour du palais Abendaña.





d'abandonner la conspiration pour regagner l'abri de notre fonda.

Le soleil du matin nous montre de nouveau les habitants de Vitoria, vaquant à leurs affaires, le nez dans leur manteau. A part ces allures mystérieuses, Vitoria est une ville très vivante et très moderne d'apparence ; la grande rue de la ville neuve a l'air d'une immense cage de verre, avec ses maisons ornées du haut en bas de grands miradors vitrés. Que de vitres ! Les façades sur les jardins ne sont que de gigantesques vitrages, et les rues transversales des châssis de cent cinquante mètres de longueur. Le vitrier doit être florissant ici. Ceci, pour les amateurs d'étymologies sérieuses, doit expliquer le cri des vitriers de notre patrie, proféré avec une émotion profonde : *O vit'ria !*

Vitoria est peu riche en monuments ou en curiosités. On cite bien dans la ville neuve, — car Vitoria se divise en ville haute, ville vieille et ville neuve, — la place Neuve, quadrilatère de maisons uniformes à arcades, orné d'un hôtel de ville également moderne et ordinaire. C'est la place et le monument sans caractère aucun que l'on rencontre dans les villes en progrès ; nous le retrouverons à Valladolid et ailleurs. — Sous les arcades, toute la ville se promène le soir, quand le temps ne permet pas d'aller aux promenades plus éventées du Prado ou de la Florida. C'est alors que l'on s'enferme dans les hermétiques manteaux qui nous ont étonnés hier et qui donnaient à la place l'apparence d'un cloître sépulcral arpenté par des personnages d'Anne Radcliffe.

Tant de fraîcheur et tant de manteaux en plein mois de

juin, et nous sommes en Espagne ! Il faut dire que Vitoria est à plus de 500 mètres d'altitude, ce qui est presque une excuse ; jusqu'à Avila, 1,200 mètres d'altitude, nous ne ferons que monter pour redescendre ensuite vers les plaines brûlantes de Madrid.

Dans les quelques rues de la ville haute, les vieux palais abondent ; de grands écussons surchargés d'ornements couvrent fièrement une petite boutique d'épicerie ou quelque pauvre *estanco* ou bureau de tabac.

Dans un de ces antiques logis aux façades noircies, divisé maintenant en petits logements et en ateliers pour les menuisiers et les tourneurs, nous trouvons une cour superbe à trois étages d'arcades d'une architecture assez fouillée de la Renaissance.

Rien ne tient plus, quelques arcades bouchées menacent ruine, d'autres sont fermées par des briques ou par des planches ; des morceaux de sculpture manquent aux frises, la façade tout entière est rapiécée comme le manteau de don César de Bazan, mais les fleurs et les salades poussent dans la cour, les oiseaux chantent dans des cages suspendues aux pilastres branlants et le linge des familles flotte gaiement sur des ficelles, sous les rayons d'un soleil vraiment espagnol.

Cependant quelques-uns de ces palacios sont encore habités par la vieille noblesse de la province ; nous apercevons un écusson énorme couvert en signe de deuil d'une draperie noire découpée et suivant exactement ses contours.

Au point de jonction de la vieille ville, de la ville haute et de la ville neuve, se trouve une petite place curieuse sur laquelle débouchent les sombres rues aux maisons patriciennes

et les rues modernes égayées par les immenses miradors accrochés à toutes les façades.

Le fond de cette place est un véritable tableau qui a déjà servi aux peintres espagnols ; entre de hautes maisons jaunes à balcons de fer et des maisons plus petites à un étage seulement et sans toit, commence un grand escalier conduisant à la chapelle de la Vierge Blanche. Cette chapelle ouvre sur le toit des petites maisons de droite, magasins de librairie et de quincaillerie, que surmonte son grand porche gothique à deux arcades. Le pilier central de ce porche est décoré d'une niche très ornementée, avec une madone entourée de réverbères. A côté de la Capilla de la Virgen blanca se dresse le clocher de San Miguel, église bâtie sur les murailles de la haute ville.

D'anciens bâtiments d'aspect monacal se prolongent sur la droite jusque vers les *petits arceaux*, arcades situées à la hauteur d'un premier étage.

Autre impression funèbre. Voici la boutique du marchand de cercueils avec sa vitrine garnie de bières pour toutes les tailles et pour toutes les bourses. Nous retrouverons cette boutique peu engageante dans toutes les villes espagnoles ; il n'est rien d'horrible comme le petit cercueil d'enfant couvert d'ornements coquets, posé tranquillement dans la rue sur divers échantillons de malles de voyage, car le marchand de cercueils cumule, il est en même temps layetier-emballeur, et fabrique des malles pour le voyage et pour l'éternité.

A propos de malles, nous avons eu l'occasion d'admirer à la gare de Vitoria la malle politique, la malle profession de foi arborée sur le dos d'un commissionnaire par un voyageur du pays.







Quelques mendiants de Burgos.

## CHAPITRE TROISIÈME

### BURGOS

Les pulgadores de Burgos. — Anes et paysans. — Splendeurs de la cathédrale.  
—L'arc Santa Maria. — La cartuja de Miraflores. — La casa del Cordon.

A la sortie de Vitoria, notre premier regard fut pour les grandes prairies montagneuses où se déroula le dernier épisode de l'occupation française, le désastre de Vitoria, terrible dénouement du drame de flamme et de sang, dont les principaux actes s'appellent de ces titres flamboyants : défense de Saragosse, deux de Mai, massacre de Badajoz, capitulation de Baylen.

Entre tous les événements de cette journée de Vitoria, nous ne nous souvenions que de l'histoire, lue récemment, d'une

pauvre cantinière enveloppée dans la déroute, et fuyant à travers les marais en traînant péniblement son cheval par la bride Pressée par l'ennemi, jetée avec sa charrette de fossé en fossé, elle finit par rester enfoncée dans la vase sans pouvoir se dégager, et les soldats débandés qui battaient en retraite en faisant le coup de feu, serrés de trop près pour la secourir, ne purent passer eux-mêmes qu'en appuyant quelques planches sur ses épaules.

Un peu plus loin, autres souvenirs militaires plus récents. La voie pénètre dans un pays accidenté, couvert de hauts rochers et de futaies, où, dans ces dernières années, les carlistes bataillèrent longtemps. On nous montre au sommet d'une colline rocailleuse, haute et très escarpée, une tour et des restes de travaux de défense des carlistes; cette colline, position très importante et bien défendue, fut escaladée sous un feu violent, par une charge de la cavalerie libérale, tour de force fantastique qui coûta une centaine d'hommes tombés avec leurs chevaux dans l'escalade et brisés sur les rochers.

La végétation disparaît, le paysage n'offre plus que des pierres grises et des roches nues. Plus de villages. Un vieux couvent se rencontre seul au passage, c'est le monastère abandonné de Bugedo, un grand bâtiment forteresse couleur de roche brûlée élevé sur un terrain absolument pelé que dominant des sommets de collines en dents de scie. Les portes et les fenêtres sont murées ou démolies, tout est morne et désert, paysage et couvent, il n'y a de vivant à perte de vue, qu'un âne broutant les rares herbes du cloître au pied de la tour.

A l'horizon des fantômes de montagnes apparaissent, der-



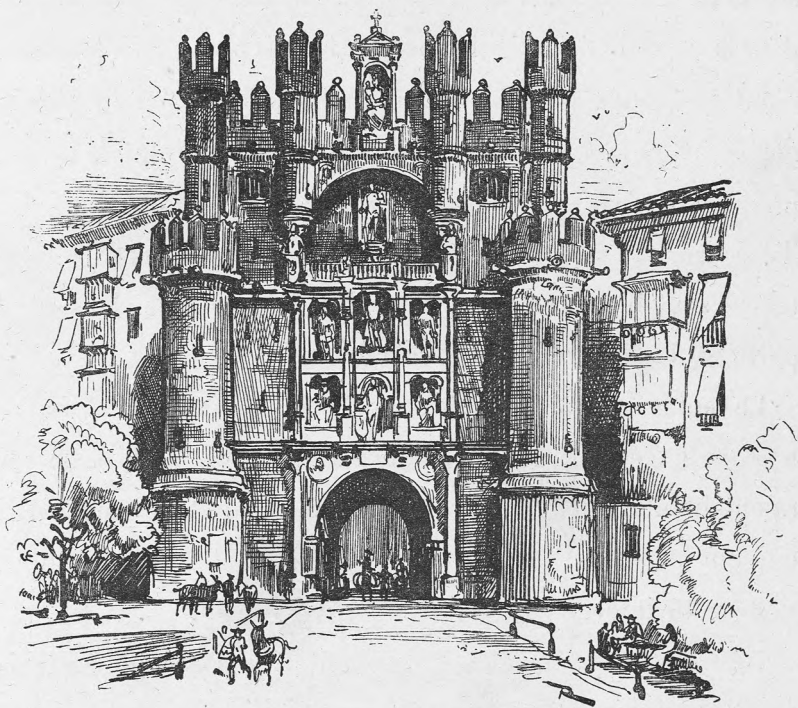


YVES & BARRET SC

Burgos. — Au pied de la Cathédrale.



rière lesquels d'autres fantômes dentelés, couleur aile d'hirondelle, se distinguent plus vagues ; nous approchons de la Sierra de Oño, ou plutôt la Sierra de Oño se rapproche rapidement, resserrant dans un défilé que nous devons traverser, ses énormes rochers aux formes étranges, hérissés, pointus, sans végétation



Burgos. — Porte Santa Maria.

aucune, absolument semblables à deux rangées de canines, crocs et chicots formidables, râteliers gigantesques prêts à tout dévorer.

Dans ce défilé un petit rio torrentueux coule côte à côte avec le chemin de fer jusqu'à la sortie, gardée par Pancorbo, un gros bourg à tournure originale assis sur les derniers chicots de la Sierra, et remarquable par sa porte pittoresque ou-



verte au bout d'un petit pont jeté sur le ravin. Pancorbo est la porte de la vieille Castille, à partir de là, la ligne va côtoyer continuellement la route de Madrid, toujours sillonnée de mulets et de muletiers.

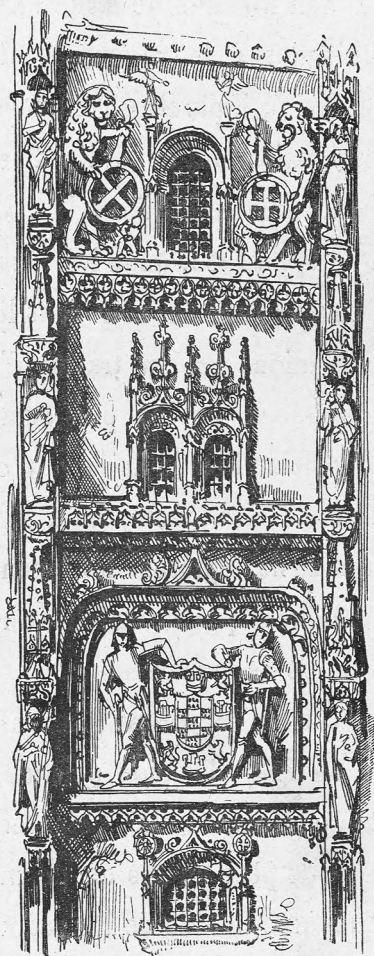
Enfin voici Burgos ; nous ne serions pas prévenus que, dès la sortie de la gare, nous nous apercevions bien que nous sommes dans la capitale de la vieille Castille. Jamais plus beaux manteaux n'ont été portés avec une fierté plus castillane, par de plus superbes mendiants ! Ils sont là une douzaine devant la gare, à humilier les pauvres voyageurs par la façon toute royale dont ils se drapent dans leurs capes. Ces mousquetaires dans la détresse sont bien nombreux, tous les coins de rue, le pont, la porte Santa Maria en sont garnis.

Le temps de rouler en omnibus et nous sommes fixés : Burgos n'a pas dégénéré, des mendiants aussi remarquables ne sauraient habiter une ville ordinaire ; aussi avant de parler de la cité qui les abrite, devons-nous payer un juste tribut d'admiration à cette intéressante partie de la population.

Désireux de reconnaître l'hospitalité espagnole en enrichissant le dictionnaire national d'un mot nouveau, dont le besoin se faisait vivement sentir d'ailleurs, nous dédions à la ville de Burgos, le mot *Pulgadores*, substantif harmonieux et expressif, tiré du radical *Pulgas*, puce.

L'Espagne, il faut le dire, ne mérite plus son antique réputation sous le rapport de la pulgas, cet insecte y est rare ; mais Burgos, capitale de la Vieille Castille, ville héroïque d'où sortirent le Cid Campéador et tant de vaillants conquistadores, Burgos seule cultive encore la Pulgas avec quelque succès.

Le voyageur s'en aperçoit dès son entrée en ville, de tous côtés surgissent des hommes extraordinaires, drapés dans de merveilleux manteaux couleur pain d'épice, coiffés de grands



Extérieur de la Chapelle du Connétable.

chapeaux vénérables et défoncés, des hommes enfin qui semblent échappés des fantastiques cours des miracles de Callot.

Les manteaux troués et frangés de la manière la plus artistique sont portés avec une grâce et une désinvolture que rien